

Une semaine, un livre

N°377, 4 Octobre 2020

Jim Harrison

Un sacré gueuleton

A really Big Lunch

Traduit de l'anglais par Brice Mathhieu

Flammarion 2018, J'ai lu 2019

440 pages

Jim Harrison aime boire et manger. Il aime aussi beaucoup la France. *Un sacré gueuleton* est le recueil des textes, chroniques et articles qu'il a écrit tout au long de sa vie, sur la gastronomie, la gourmandise, les bons vins et les amis.

Ce livre rassemble quarante-sept textes de Jim Harrison sur le vin et la cuisine pour divers journaux. Il y mélange ses réflexions sur la vie, les amis, les femmes, la nature, la littérature, bref tout ce qu'il a aimé. Il y raconte comment il a été convié à un repas de trente-sept plats et dix-neuf vins, comment il vit entouré de chiens et de serpents à sonnettes, comment la pêche et les longues randonnées dans la grande nature du Montana ou de l'Arizona lui permettent de se ressourcer, comment ses amis restaurateurs à Seattle ou à New-York lui font parvenir du lard italien ou de la truffe blanche alors qu'il sort de l'hôpital, comment il recherche à Collioure la malle perdue d'Antonio Machado censée contenir des recueils de poèmes, comment il fréquente les meilleurs restaurants de Paris, Lyon ou de la Bourgogne et bien sûr tout cela ponctué de descriptions des exubérants « gueuletons » et de coup de gueule sur la bêtise des politiciens américains...

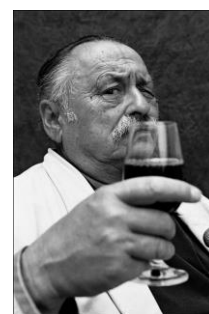
Jim Harrison aime l'excès. Dans sa vie et dans son écriture. Il a une façon inimitable, emplie de poésie brute, de raconter ses agapes, ses aventures culinaires, ses bouffes mémorables, passant du coq à l'âne, ou plutôt de la bécasse au cochon sauvage, suivant le fil de sa pensée. Tout y est outré, exagéré, sans limite. Il nous offre ici une philosophie de la vie basée sur la jouissance quotidienne, un *carpe diem* hédoniste exacerbé, teinté d'humanisme. Jim Harrison est une sorte de Rabelais de l'Amérique moderne !

Un sacré gueuleton est un livre à lire petit à petit sous peine d'indigestion !

.....

Éléments biographiques

James Harrison est né en 1937 dans le Michigan et mort en 2016 en Arizona. À seize ans il décide de devenir écrivain. En 1960 il obtient une licence de lettres. En 1965 il est engagé comme assistant d'anglais à l'université de l'État de New-York mais il renonce vite à la carrière universitaire. Il écrit des articles pour diverses revues pour gagner sa vie, et commence à publier des poèmes. Il est un grand admirateur de René Char. En 1967 il s'installe dans le Michigan, il écrit des scénarios pour Hollywood, il rencontre Jack Nicholson qui l'aidera beaucoup pour qu'il continue d'écrire. En 1978, *Légendes d'Automne* est son premier succès littéraire. Il a publié 15 recueils de poèmes, 12 romans et 9 recueils de nouvelles.



© Ulf Andersen/Getty Images

Une semaine, un livre

Extrait

Nous définissons volontiers notre personnalité par toutes ces choses que nous refusons de faire, et je suis désormais presque incapable de m'exhiber en public, à moins que l'occasion n'inclue une sorte de bonus. À Lyon, ce sont ses fleuves et son marché prodigieux, l'absence de plaies ouvertes du tourisme et la vingtaine de vieux bistrots historiques. J'ai souvent pensé que, si l'on devait m'apprendre que j'allais passer l'arme à gauche plus tôt que prévu, je rejoindrais Lyon pour y manger comme quatre durant un bon mois, après quoi on pourrait me jeter d'une civière dans mon Rhône bien-aimé. Peut-être y nagerais-je au fil du courant jusqu'à Arles pour y savourer mon dernier dîner. Il m'arrive de croire qu'il me serait beaucoup plus facile de m'adresser à un auditoire composé de chiens et d'oiseaux plutôt que d'humains, même si les Lyonnais n'ont pas la causticité des New-Yorkais ou des Parisiens.

Avant de rentrer au bercail depuis Paris, nous sommes allés au Père-Lachaise voir les tombes de Colette et d'Apollinaire. Adolescent, la lecture de Colette m'a empli du bonheur d'une sexualité diffuse, et à la fin de l'année 1950 Apollinaire m'a permis de surmonter des périodes où à New York et Boston je ne mangeais pas à ma faim. Après le Père-Lachaise, nous avons merveilleusement bien déjeuné au Wepler. La soupe de poisson décuple ma confiance, elle a sur moi le même effet que la cocaïne sur les acteurs et les actrices de cinéma. Ce soir-là, mon ami Jean-Claude Boulet nous a emmené chez Apicius, un restaurant très chic qui propose la version ultime de la tête de veau. En la savourant j'ai failli m'évanouir.

De retour chez moi, je mange à présent un petit déjeuner très simple composé de saucisses, d'œufs, de pain de maïs et d'une modeste tranche de testa, ce délicieux fromage de tête envoyé par Mario Batali dès qu'il a appris mes mésaventures avec les calculs rénaux. Tandis que la lumière dorée du matin tombait depuis la montagne vers la rivière, j'ai examiné de près cette fameuse testa comme si je lisais un poème de John Keats, tout à fait certain de contempler là un aspect lumineux de la vie terrestre. Je prie quotidiennement pour toucher d'énormes droits d'auteur grâce à mes recueils de poésie, lesquels me permettraient alors de retourner à Collioure et de découvrir les poèmes perdus de Machado. Dans l'éventualité fort probable où un tel miracle ne se produirait pas, je proposerais mon soutien à Sarkozy s'il dépêche sur place dix mille membres de ses forces de sécurité pour faire ce boulot. Dans notre casita, il y a une photo de Machado assis à une table, le regard fixé au-dessus d'un assortiment de verres à vin, attendant son repas comme un chien de la lune. Sur sa lèvre, on retrouve toute une écurie dorée.